

Observatoire situationniste



N° 3

La subversion des consciences

L'ensemble de ce numéro est essentiellement consacré aux possibilités - ouvertes ou cachées - de subversion de la vie quotidienne. Nous les relions à la *seule* condition nécessaire de l'émancipation planétaire : la formation, l'activation, la contagion d'une conscience *radicale*.

« *Les habitudes se ramènent toutes à l'habitude de ne plus rien attendre de la vie.* »

IS 12

« *Je commence à penser que le spectacle, qui a développé jusqu'à l'hypertrophie tout ce qui tendait à la bassesse en chaque individu, a plus détruit dans la tête de nos contemporains que dans la ville de Paris ; ce qui n'est pas peu dire.* »

Debord, 1990

« *Notre pire ennemi, c'est nous-mêmes, quand nous nous affrontons sur des causes qui ne sont pas les nôtres, mais celles des gouverneurs de l'illusion planétaire.* »

Московский призыв

« *Ils connaissent tout de la mort car c'est la seule chose qu'ils savent donner. Ils ignorent tout des richesses que la vie dispense à qui sait les recueillir. C'est un territoire inconnu pour eux que la créativité et l'imagination dont chaque enfant, chaque femme, chaque homme dispose quand il est à l'écoute de sa volonté de vivre.* »

Raoul Vaneigem

« *La prolifération grouillante du non-être. Un modelage de l'absence certifié copie conforme.* »

Armel Guerne

« *Je dois préciser que je n'oppose d'aucune façon l'émerveillement à la lucidité. En fait, je crois que j'ai passé presque tout mon temps à m'émerveiller. J'ai peu écrit là-dessus, voilà tout. Ce sont les nécessités de la lutte contre ce qui, toujours plus pesamment, venait faire obstacle à mes goûts, qui m'auront conduit, malheureusement, à devenir une sorte d'expert dans cette sorte de guerre. [...] Il fallait seulement savoir aimer.* »

Guy Debord à Annie Le Brun.

Le spectacle, ses vedettes, ses figurants.

La société du spectacle organise la passivité générale en distribuant une panoplie sans cesse renouvelée de rôles – de la superstar aux figurants les plus obscurs – auxquels devront s'identifier ou qu'auront à admirer ou imiter les citoyens spectateurs dans l'exécution de leurs fonctions, que ce soit comme producteurs, consommateurs ou publicitaires des marchandises auxquelles ils sont assignés.

Au-delà de la petite manœuvre de promotion personnelle, c'est ainsi qu'il faut comprendre tous les discours médiatiques et politiques sans aucune exception : chacun propose un masque auquel pourront et devront s'adapter, les multiples comportements contradictoires de soumission à l'ordre existant.

L'un revendiquera la multiplication des quartiers de haute sécurité, l'autre exigera qu'on repeigne démocratiquement tous les barreaux, un troisième plaidera pour le fleurissement des espaces communs, le plus audacieux négociera son rôle de contestataire radical auprès des administrateurs du système. Applaudissements.

De sorte qu'il ne reste rien des contradictions susceptibles de troubler l'ordre spectaculaire, mais seulement la soumission réelle. Rideau.

La vie d'abord.

Nous orientons nos pas en direction d'une délivrance. Nous marchons dans la ville condamnée et nous marchons simultanément dans une autre dimension. Nous croisons surtout des zombies, un grand nombre d'égarés, quelques rares réfléchis, parfois des âmes libres, des rescapés. Nous nous intéressons à ce qui demeure humain, naturellement humain : l'enfant, les traînées d'innocence, la conscience activée, le bon sens qui subsiste, l'élan non calculé, le geste simple, etc. Nous détournons tout ce qui peut l'être, nous fracturons les carapaces caractérielles, nous nous immisçons dans les failles, nous pratiquons le don d'un sourire, d'une main, d'une évasion, d'une sagesse pratique, d'un changement profond et immédiat quand les circonstances s'y prêtent ou que nous parvenons à les détourner à cet effet.

Notre situation et notre action dans le cours du temps présent.

Nous avons basé notre cause sur presque rien : l'insatisfaction radicale à propos de tout ce qui fait ce monde : aliénation, séparation, falsification.

Cette insatisfaction est communément sans mots qui puissent en exprimer l'intensité, l'aggravation. Elle ne peut donc que se radicaliser.

Mais pour que cet écœurement sans nom trouve le courage de s'exprimer, il faut certaines conditions : un dysfonctionnement important du système, qui mette les gens à l'arrêt, de sorte qu'ils ne puissent plus courir dans ce vide à remplir qui leur tient lieu de vie, le temps que monte en eux une nausée profonde par rapport à tout ce qui les faisait courir quelques jours auparavant, un dégout pour tous les exutoires qu'ils s'empessaient de saisir, et les mots justes à mettre sur cette étrange situation.

C'est la conscience vraie de l'insatisfaction radicale qui produira alors d'elle-même son langage, et tous s'y reconnaîtront.

La nouvelle révolution se manifestera donc comme floraison planétaire du génie populaire retrouvé, mais sur des registres inédits.

Pour ce qui nous concerne présentement, nous nous infiltrons lentement mais sûrement, à peu près au même rythme que la vérité.

Il nous importe seulement de ne pas perdre de vue sa radicalité, son unité et sa totalité.

Nous avons choisi la discréction, et de construire notre critique et nos aspirations sur des bases indestructibles.

Nous ne voulons pas de followers et l'on ne combat pas l'aliénation par des moyens aliénés.

Qui se reconnaît dans nos travaux y trouvera pour lui-même cette santé et cette élévation qui résultent naturellement de la désaliénation.

Celles et ceux qui nous rejoindront formellement se sont déjà rejoints intérieurement. C'est assez pour faire un pas de plus. C'est assez pour expérimenter la nouvelle révolution.

Nous nous définissons comme éclaireurs de tous les horizons libérateurs, quand tant d'autres sont jalousement occupés à maintenir à bonne température leurs « acquis » congelés. Le mur du silence nous protège.

Pour le reste, la voie est libre. L'émancipation dont nous esquissons les contours résiste à tout, s'élève au-dessus de tout et elle est le vérifique point de ralliement de la nouvelle radicalité en formation sur cette terre.

Nous en avons trouvé l'empreinte. L'effondrement en libérera les rayons.

Du bon usage de l'héritage situationniste.

Le paradoxe situationniste tient au fait que la théorie du spectacle n'a cessé d'être confirmée par le cours désastreux des sociétés modernes, tandis que l'héritage de cette théorie s'est lentement dilué en des redites appauvries, s'est donc logiquement étiolé, pour finir par se dissoudre dans un vague fonds culturel inoffensif. C'est même une spécialité décorative des médias, que de « critiquer » la société du spectacle dans laquelle ils servent la soupe médiatique. Faire mine de cracher dans la soupe lui donne à leurs yeux un certain piment ; c'est juste une affaire de goût, et certes l'on sait combien ils l'ont perdu. Les post-situationnistes honnêtes ont existé et il en existe encore : ils sont en général barricadés dans leurs certitudes sans emploi, n'ayant plus l'occasion de s'employer sur des barricades. Quant aux autres, leur arrivisme les a juste menés à la prostitution médiatique, ou à s'inventer une novlangue censée remplacer avantageusement la théorie du spectacle, mais en vain. Une rapide enquête sur les réseaux sociaux montre vite à quel point cette théorie, avant notre intervention, semblait en voie de disparition : les pouvoirs peuvent trouver cela rassurant, et ils ont tort là encore : la conscience radicale n'est pas la propriété de quelques-uns, mais le mouvement réel qui dissout toutes les formes de fausse conscience. Nous n'œuvrons donc pas pour défendre l'intérêt de cette théorie, qui se défend très bien toute seule. Nous avons d'autres motifs, qui devront rester obscurs, pour devenir fameux.

La séparation au cœur de la subjectivité.

La conséquence la plus grave de la domination spectaculaire-marchande pour notre réalité humaine, celle que tout le monde peut constater aujourd'hui (souvent sans en identifier la source) est, sans aucun doute, la séparation. Réduits par l'économie politique à se comporter eux-mêmes comme des marchandises particulières, les individus en ont adopté, plus ou moins consciemment, la logique centrale : la concurrence généralisée. Chaque marchandise déterminée lutte pour elle-même, ne peut reconnaître les autres, prétend s'imposer partout comme si elle était la seule.

Chaque être humain est ainsi amené à ne voir dans les autres, en tout domaine et quelles que soient par ailleurs ses convictions, qu'obstacles à sa prépondérance et donc, d'une certaine manière, des ennemis.

Alors même que chacun cherche désespérément la reconnaissance de sa particularité, la logique marchande l'oblige pour sa part à ne pouvoir reconnaître personne.

La réussite individuelle, si chère à cette forme de société, occulte le fait que ce n'est qu'en tant que marchandise qu'elle trouve à se réaliser ; occulte donc aussi ce terrible renoncement à soi qui l'accompagne.

D'une manière générale, il est bien plus facile de voir les effets du capitalisme comme pure extériorité, comme monde injuste - ce qu'il est incontestablement.

Mais si cela s'arrêtait là, nous nous en serions débarrassés probablement depuis longtemps.

Reconnaître ses effets en soi-même, c'est à dire reconnaître comment le spectacle travaille en permanence à nous transformer en petites marchandises particulières, cherchant désespérément à se faire reconnaître comme telles, voilà qui est beaucoup plus compliqué. Il est étrange d'ailleurs que depuis 50 ans aucun psychologue ou psychanalyste n'ait daigné se pencher sérieusement sur la question, n'ait distingué dans le spectacle une source majeure d'égarement psychique. Avec sa cohorte de résistances, de refoulés, de dénis, de confusions sur la nature des choses.

De ce fait, parmi ceux-là même qui prétendent se poser en ennemis du capitalisme, on constate régulièrement qu'ils en véhiculent les stigmates.

Et ramener cela au simple narcissisme et aux problématiques de l'ego, sans en distinguer les arrière-plans, est une impasse. Le spectacle est une véritable maladie de la psyché humaine qui la repousse toujours plus loin de sa nature propre. Et cette conscience là demeure à un niveau extrêmement primaire alors que les circonstances de notre réalité contemporaine exigent tout au contraire la plus grande lucidité à cet égard.

« Le spectacle est l'idéologie par excellence, parce qu'il expose et manifeste dans sa plénitude l'essence de tout système idéologique : l'appauvrissement, l'asservissement et la négation de la vie réelle. Le spectacle est matériellement l'expression de la séparation et de l'éloignement entre l'homme et l'homme » (Debord).

On ne s'étonnera alors qu'assez peu de trouver ensuite chez le théoricien allemand de « l'espace public oppositionnel », Oskar Negt, ce constat : « Le système capitaliste dans lequel nous vivons essaie de détruire les liens sociaux. (...) L'absence de lien est un objectif programmatique de la société qui se définit par son ordre économique. »

Par ce qui précède, on comprendra sans doute mieux en quoi il ne peut y avoir de projet d'émancipation qui ne prenne en compte notre propre aliénation, notre reproduction inconsciente de comportements déterminés par le spectacle régnant.

La domination volontaire est la face cachée de la servitude volontaire.

Tout a commencé par la séparation. Un événement inouï dont la vérité est enfouie sous la domination plurimillénaire qui s'est amorcée au même instant. La séparation s'est étendue : entre l'homme et la femme, les humains et la nature. Elle a impliqué une perte de puissance, une déstabilisation, toutes deux compensées par la saisie dominatrice.

La domination est le véritable secret de la servitude volontaire. La servitude volontaire reconnaît la domination qui la domine ; elle la reconnaît sur le double mode du ressentiment et de l'admiration, qui se conjuguent dans une jalouse secrète.

Il n'y aurait pas de servitude volontaire sans le secret espoir d'une domination volontaire. Le maître est tapi dans l'esclave. Donnez-lui quelqu'un ou quelque chose à dominer, il le dominera, justifiant et légitimant par-là même et à ses propres yeux la domination qui s'exerce sur lui.

On connaît bien la sinistre figure du petit chef mais, plus ordinairement, qui ne s'est jamais trouvé exposé à des tentatives de rabaissements, de vexations, d'abus d'autorité, de déstabilisation ? Le plus bas dans l'échelle sociale se trouvera bien assez haut pour s'attaquer à ce qui lui semble encore plus bas.

Qui ne s'en prend pas - à la racine de soi - à la séparation - pour se ré-enraciner dans l'unité -, devra sa vie durant courir pour espérer au moins un instant figurer au banquet des dominateurs – ou en saisir des miettes, ne serait-ce que celles qu'il pourra refuser aux pigeons.

A l'inverse, quiconque se réaccorde – au sens musical – avec lui-même, les autres, la nature, finit par perdre tout goût de dominer.

Le secret de la délivrance est une main qui ne tient pas de proie.

Le levier pour soulever le monde.

Quand la domination spectaculaire du monde-marchandise a non seulement tout recouvert, mais presque tout pénétré et modifié ; pas seulement la biosphère, mais aussi les pensées, les désirs et les comportements ; rendant quasiment impossible de seulement imaginer échapper à sa dépendance protéiforme jusque dans les actes les plus ordinaires ; condamnant à l'impuissance toute tentative d'émancipation, ou lui imprimant par avance ses propres caractéristiques aliénées ; quand il s'est avéré que le développement des forces productives, de la science et des techniques, ne portait nullement en lui-même cette émancipation, mais tout au contraire parachevait l'extension quantitative et qualitative de la dépossession ; rendant son emprise falsificatrice omniprésente et apparemment irréversible jusque dans n'importe quel futur hypothétique, d'ailleurs déjà largement hypothéqué ; quand enfin les anciennes solidarités se sont dissoutes en même temps que les lieux où elles subsistaient ; et que les cultures populaires sont devenues seulement celles qu'on nous vend, tandis que les peuples ont suivi le cours général de l'atomisation sociale ; et que l'agora a depuis longtemps laissé place aux commentaires que la société du spectacle fait sur elle-même, par le biais de ses réseaux sociaux ; et que donc tout élan commun retombe tôt ou tard fatallement comme un soufflet empoisonné, divisant et épuisant encore un peu plus les masses épuisées - sur quoi se baser pour refuser ce monde ?

Sur presque rien : l'insatisfaction à propos de tout ce qui existe.

Cette insatisfaction s'appuie sur ce ressenti : « la vraie vie est ailleurs » (Rimbaud).

Ce ressenti est le rocher sur lequel peut être édifiée la « citadelle intérieure » (Marc Aurèle), dont les principaux remparts sont l'accord de plus en plus profond avec soi-même, l'attention aiguisée envers toute expression authentique de vie, fut-elle fragile, minime comme l'herbe à travers le béton, l'ouverture aux inspirations subtiles, la sculpture infinie de soi, l'examen à la fois critique et bienveillant des émotions et des jugements superficiels, la culture d'un jardin intérieur où le naturel et le spirituel ne font qu'un.

On le voit, ces remparts ne sont ni rigides, ni fixes : ils se renouvellent, se réparent, se fortifient, grandissent. A l'intérieur se forme ce que les sages antiques nommaient « autarkeia » : lieu d'autonomie spirituelle et accord avec soi-même comme avec l'univers ; l'univers étant compris de la façon la moins réductionniste possible.

L'édification de cette citadelle repose sur le postulat que le mensonge, la laideur, l'injustice ne peuvent pas atteindre le cœur-noyau de la vérité, de la beauté, de la justice. Et que le cœur de chacun est naturellement capable de battre à l'unisson de ce cœur universel.

La naturalité retrouvée de ce battement est le secret de réussite de la rupture avec l'artificialité généralisée, en même temps que la clé du nécessaire retour à la nature ; la nature : pas juste les petites fleurs et les vastes forêts, ni la charrue d'antan ou la pierre

taillée, ni la chose qu'enferment les équations : la totalité cosmique vivante infinie. Notre jardin.

La révolution inédite qui s'opère sous la pression de l'effondrement en cours, réconcilie son étymologie et sa modernité : elle est et sera à la fois cette rupture et ce retour.

Ce mouvement émancipateur est trop vaste, trop profond pour être saisi aussi bien par la domination que même par ceux qui ont commencé à le vivre : il déborde toute nomination, toute récupération, toute réduction.

Il est la vie sans contraire.

Tous les experts du pouvoir, et tous leurs ordinateurs, sont réunis en permanentes consultations pluridisciplinaires, sinon pour trouver le moyen de guérir la société malade, du moins pour lui garder autant que faire se pourra, et jusqu'en coma dépassé, une apparence de survie. Un vieux chant populaire de Toscane conclut plus vite et plus savamment : « E la vita non è la morte, E la morte non è la vita. La canzone è già finita. »

Note. Cette révolution - dont nous participons expérimentalement - n'est pas intérieure mais *part de l'intérieur*, qu'elle libère et renouvelle. Elle ne peut actuellement être universellement observée pour deux raisons évidentes : elle est anti-spectaculaire par nature, et ses œuvres extérieures sont encore des germes fragiles. Elle se présentera au monde comme une explosion printanière, une floraison esthétique totale. Elle travaille actuellement toutes les consciences insatisfaites, dans tous les milieux, et lutte à divers niveaux et degrés avec les idéologies momifiées et les dogmes moisis qui l'enserrent. Sa conscience se développe sous des formes plus ou moins avancées, souvent encore confuses et maladroites, mais en se renouvelant sans cesse. C'est une poussée du genre de celle qui fait éclater les graines et même le béton. On s'apercevra un peu plus loin qu'il n'y avait là rien de métaphorique. Encore moins de sentimental. Notre jardin n'est pas de roses, mais d'éclairs.



La nature comme chant du possible.

Si l'existence précède l'essence, c'est que l'essence est possible, et donc la possibilité précède l'existence. La possibilité n'est ni l'essence, ni l'existence, mais la condition première de réalisation d'une existence. La possibilité contient donc l'essence de cette existence – à titre de possibilité. C'est en ce sens que l'essence peut précéder l'existence – qui la précède. En fait, l'antériorité de l'essence ou de l'existence est une fausse question, dans la mesure où l'existence et l'essence sont ontologiquement unies comme possibilité et que la possibilité ne dépend pas de sa réalisation physique pour exister. Autrement dit, l'existence de la possibilité est d'essence métaphysique. Si l'on entre dans les détails, juste ce qui est nécessaire, on s'aperçoit en effet que la question de l'antériorité ne se pose pas sur le plan physique, mais seulement sur le plan métaphysique. Sur le plan physique, il apparaît qu'émergent dans l'univers, de fait, des entités complexes à partir d'entités plus simples, mais que ces entités complexes ont des propriétés que n'ont pas en elles-mêmes, dans leurs caractéristiques physiques et aussi loin qu'on puisse les analyser, les entités plus simples, mais qu'elles les ont par contre à titre de pure possibilité ; de façon métaphysique. Un caillou ne contient pas en lui-même une maison, et ne comporte aucune des propriétés distinctives de ce qu'est une maison. Les propriétés de la maison sont des nouveautés qui demandent, pour être comprises, de ne pas se borner à analyser, même si c'est de façon extraordinairement fine, précise et efficace, les données physiques du constituant caillou. Pour comprendre la maison, il faut admettre que la maison était essentiellement possible sans pour autant exister en aucune façon physiquement dans le caillou. Ainsi la chronologie de l'émergence des choses n'est pas leur ontologie, et les propriétés physiques des choses n'en sont en rien l'essence, mais juste la façon d'exister. L'essence ne précède pas nécessairement l'existence, mais elle la précède possiblement, tandis que l'existence doit nécessairement précéder l'essence, mais en tant que possibilité de son émergence. Comme l'avait diagnostiqué Kierkegaard, le possible est la plus lourde des catégories. Il ne s'ensuit pas que toute possibilité doive nécessairement donner lieu à une existence, comme si c'était une nécessité, ce qui détruit l'idée même de possibilité, mais il s'ensuit que la possibilité emprunte les chemins de la nécessité pour donner lieu à une existence, d'où émergera une essence, pour conclure à son identité.

Il ressort de ce rapide périple métaphysique – sans temps mort, sans entraves – que tout ce qui existe a d'abord dû exister comme possibilité, et ceci n'est à son tour possible que métaphysiquement, sans quoi la chose existerait physiquement... avant d'exister physiquement, ce qui est peut-être possible, mais juste comme absurdité. Cette antériorité ontologique du possible est simplement rationnelle, et cette rationalité est juste naturelle. Mais évidemment, aucun discours physicaliste ne saurait en balbutier ne serait-ce que la première phrase. La science physique reste clouée au sol, irremplaçable certes, sur lequel se dresse la maison de la connaissance. Il se peut que le petit poucet physicien retrouve, à l'aide de ses petits cailloux qu'il connaît si bien, le chemin de la maison ; mais pour qu'il trouve la maison, qui est certes devant ses yeux, il faudra qu'il lève la tête.

Il ressort ensuite de ce plaisir voyage de raison, que la nature n'est pas une entité seulement physique, ni métaphysique, mais qui unit les deux, non comme les étages séparés d'une maison, mais comme l'unité de ses constituants. Et il en ressort enfin que ce qui unit ces constituants, c'est la possibilité comme totalité infinie ontologiquement antérieure à tout ce qui existe – du fait que tout ce qui existe peut –ou non – exister.

L'essence de la nature est que tout est possible.

Titanic.

Pourquoi les hommes font-ils la guerre ?

Chez les animaux, l'affrontement a pour cause la survie menacée. Il cesse naturellement aussitôt que la survie est assurée.

Chez les hommes, au-delà de la survie, la guerre prend racine dans la haine ou la peur de l'autre, ou la convoitise à son égard, ou dans l'égo et l'ambition démesurés.

Ce sont ces ressorts qu'utilisent les dirigeants des nations pour persuader leurs peuples de s'entretuer.

Il suffit de les convaincre que leur survie en dépend et de flatter leurs égos.

En réalité, ce sont ces ressorts, puissamment installés chez les dirigeants *mais actifs également chez la plupart des individus et des peuples*, qui menacent la survie des hommes. A tous les niveaux, dans tous les aspects de la vie sur terre.

De sorte que quand les peuples, épris de justice, se retournent contre leurs dirigeants tout en étant animés par la haine ou la peur de l'autre, ou la convoitise à son égard, ou l'égo et l'ambition démesurés, ils installent immanquablement à leur tête de nouveaux dirigeants également animés par ces mêmes ressorts.

La solution paraît donc simple (en théorie) : les peuples doivent se libérer de la haine et de la peur de l'autre, de la convoitise à son égard et de l'égo ou de l'ambition démesurés, pour être également en mesure de se libérer de leurs dirigeants aux égos et aux ambitions démesurés.

Mais le mal est plus profond : il tient à la domination aveugle et fanatique de l'homme sur l'homme, de l'homme sur la femme, sur la nature, sur tout ce qu'il peut.

Cette domination est un penchant plurimillénaire diversement distribué dans notre espèce : certaines rares personnes simples et pures y échappent, certaines autres rares personnes s'en échappent.

La masse, quant à elle, suit ce penchant - la masse aime bien suivre.

Et puis enfin, certains autres dominent l'ensemble.

Toujours est-il que cette domination a conduit notre espèce à un stade inédit d'exploitation, de destruction et de falsification de la réalité. C'est évidemment de cela dont nos sociétés sont malades.

De gigantesques sécheresses, quelques tornades titaniques, des pluies diluviennes, une pollution planétaire mortifère, des relations sociétales au sommet du mensonge et de l'hypocrisie dans tous les domaines et à toutes les échelles ; tout cela résulte du mal profond qui nous entraîne, sous la direction des dominants en chef, toujours plus près de l'abîme.

Ce ne sont que des symptômes, qui présentent à tour de rôle quelques traits inédits du péril extrême qui nous menace.

Tout changer devient chaque jour plus pressant. Mais rien ne va dans ce sens, et certainement pas les dominants en chef.

Tout au contraire, s'en remettant à leurs experts en déroute, menottés par les puissances financières en délire, leur façon de commander, sous ses dehors autoritaires et capricieux, n'est elle-même plus rien qu'une servitude : les dominants en chef sont les pires esclaves du système.

Ce n'est pourtant pas une excuse, car cette servitude-là aussi est volontaire, et parce qu'elle porte une immense responsabilité par rapport à celle des masses serviles : car enfin, les matelots du Titanic n'en étaient ni le capitaine, ni ses lieutenants.

Egalement méprisables sont celles et ceux, les aveugles volontaires logés en première classe, qui s'imaginent encore faire croisière, ces idiots.

Réussir dans la vie

A y regarder de près, et en toute simplicité, le « bonheur profond » n'est rien d'autre que le bonheur profondément enraciné dans le bonheur.

Car « réussir dans la vie » n'implique en rien de réussir sa vie, et le « bonheur » du salaud est impropre à le rendre heureux.

Dès lors qu'un être humain vit séparé de ce qui lui permet de goûter pleinement l'humanité, il s'éloigne de ce qui peut le rendre pleinement humain et ce faisant il abîme voire déracine son humanité.

Mal agir, c'est décroître en humanité.

C'est pourquoi l'injuste s'enlaidit, se dessèche, tandis que le juste, quoi qu'il endure, transmet toujours quelque chose d'épanouissant dans son regard, dans ses paroles et dans ses gestes.

Il est donc bon d'être bon et bien d'être bien, et par-dessus tout juste d'être juste.

C'est en quoi les salauds sont des vaincus, et les justes les véritables champions de l'existence.

Seule une vie qui se développe en vertu à la vertu de développer la vie en elle.

Esquisse d'une théorie de la dérive psycho-émotionnelle.

« Quand la vie est éprise d'un tremblement de ciel. »

La dérive psycho-géographique abondamment pratiquée par les premiers situationnistes a perdu son objet même avec la disparition de la ville traditionnelle : la destruction des quartiers populaires, l'uniformisation des centres-villes, le trafic automobile omniprésent et l'incessant trafic marchand.

Il y a de quoi s'en désoler, et pour ceux qui le peuvent déserter, mais c'est aussi l'occasion historique de pratiquer une autre dérive, à la portée humaine plus vaste et plus profonde.

De la ville moderne, coquille vide, nous n'avons plus grand-chose à explorer.

Certains quartiers, si l'on y prête attention - ce que le bruit de fond rend improbable -, permettent parfois encore de remonter le courant vers le passé : ici, dans cette ruelle, derrière cette porte, ont vécu des gens, se tenait une réunion, chantaient des poètes, se fomentaient des plans d'évasion.

Cette nostalgie ne vaut pas celle du présent.

C'est pourquoi, depuis les années 80 en Europe, la dérive psycho-géographique a cessé, remplacée par un mouvement d'exode vers ce qui restait de campagne et de paysages naturels.

La dérive psycho-émotionnelle ne dépend d'aucun paysage, d'aucun urbanisme ; elle ne dépend que de nous ; c'est son côté stoïcien.

Il ne s'agit pas, et surtout pas, de dériver au sens d'un délire ; cela ramènerait à l'impasse de l'écriture automatique.

Et comme l'on pouvait être vaincu par Venise à la fin des années 50 (I.S n°1 : « Venise a vaincu Ralph Rumney »), on se perd assez vite dans le labyrinthe de ses propres obscurités intérieures.

Il est encore plus évident que la dérive psycho-émotionnelle n'a rien à voir ni à faire avec une psychanalyse, pas plus qu'avec un quelconque ésotérisme.

De quoi s'agit-il ? Fondamentalement, de s'écartier intérieurement radicalement des habitudes tracées par l'insensibilité. On se laisse sciemment dériver au gré des courants venus des émotions profondes.

La définition de la dérive est simple : il s'agit de s'écartier de la route normale.

Cela peut être involontaire ; suite à une panne, ou volontaire ; suite à une décision.

La dérive psycho-émotionnelle est volontaire : c'est la cessation volontaire de tout automatisme psychologique.

Une grève des ressentis anesthésiés, un sabotage des mécanismes psychosociaux.

La dérive psycho- émotionnelle consiste à se laisser dériver émotionnellement en toute conscience : elle est alors simultanément une libération et la cartographie des émotions fondamentales qui traversent une vie véritablement vécue.

Rappelons qu'émeute et émotion sont de même racine : du latin « emovere » : « mouvoir hors de, déloger, déplacer, chasser, dissiper. »

La dérive psycho- émotionnelle est le plus court chemin de soi à soi et, de là, de soi aux autres.

La dérive psycho- émotionnelle commence par une grève intérieure, mais ne consiste pas à se barricader à l'intérieur ; c'est juste exactement le contraire : l'émergence diffuse de la vraie vie, l'émergence de la vraie vie, qui se diffuse.

Tombés dans le panneau (solaire).

La masse de l'artificiel dépasse désormais celle de la totalité du vivant. À noter qu'il s'agit de la masse physique. Quant à l'emprise symbolique, depuis tant de si beaux progrès auxquels nous a habitués la société du spectacle, elle dépasse encore beaucoup plus ce qui pouvait rester de saisie naturelle. C'est la quasi-totalité des comportements, des perceptions, des émotions, des pensées et des actes qui sont désormais avantageusement formatés par l'artifice.

Le problème n'est donc pas de savoir si une société du spectacle verte, durable, démocratique, est possible, mais c'est que si elle l'était, elle serait encore plus spectaculaire ; encore plus mensongère, encore plus aliénante.

Et le fait qu'elle se soit de toute façon définitivement coupée de cette possibilité tout en laissant encore croire que non, est précisément ce qui caractérise le moment spectaculaire qui nous contient : ce leurre que le spectateur écologiquement informé consomme à toutes les sauces médiatiques, publicitaires et politiques possibles.

La conscience aliénée parvenue à ce stade n'est pas superficiellement fausse, mais faussement conscience, véritable hypnose.

C'est cette pollution/falsification/substitution/destruction de la conscience qui constitue le péril fondamental qui menace l'espèce humaine.

Dans cette perspective, l'industrialisation forcenée du monde n'est pas la fin mais le moyen de l'asservissement, de la falsification et de la dénaturation de tout.

De même, la menace écologique, aussi démente soit-elle, n'est qu'un aspect collatéral de la déshumanisation radicale, de la zombification planétaire.

La société du spectacle vise partout et en tout et avant tout l'autonomisation et la domination complète du faux irréversible.

La critique du spectacle est plus que jamais la condition première de toute critique radicale.

Véridique rapport sur l'extermination en cours

Exterminer. Du latin « exterminare » : chasser, bannir, rejeter : de « ex », hors, extérieur, et « terminus », terme, limite.

Sens premier : faire disparaître, et, par extension, faire périr.

Sens propre : Détruire jusqu'à l'anéantissement.

Sens figuré : user extrêmement.

Exemple : Ex-terminer l'humanité : Terminer de mettre l'humanité des êtres humains à l'extérieur des êtres humains.

Mise en œuvre. Projet inconscient de la société du spectacle (devenu actuellement conscient pour la plupart des dominants) : exiler les désirs et les pensées des humains dans des représentations préfabriquées : les y enfermer et les y restreindre.

Description du processus (actuellement en phase terminale) :

Sur plusieurs décennies, une colonisation massive du vécu par des images, véhiculées par les marchandises, au point que le vécu devienne essentiellement consommation d'images. Production simultanée d'une vaste panoplie d'images avec leur mode d'emploi mimétique : les images sont livrées avec normes et contraintes et accompagnées d'une publicité intensive vantant la nécessaire rivalité généralisée dans l'identification aux images.

Lorsque cette colonisation du vécu a vaincu, c'est-à-dire lorsqu'elle s'est suffisamment emparée de la réalité, on observe la substitution progressive, méthodique, scientifique de la réalité par les images. Les consommateurs passifs des images de la société du spectacle (période allant approximativement de 1950 à 1990) en deviennent des acteurs, au sens théâtral : chacun est invité à jouer le personnage qui lui a été attribué. Vivre consiste alors désormais à faire vivre son image.

Une fois la réalité ainsi transformée de fond en comble, l'humain n'a plus, en surface, de lieu pour être et, en profondeur, n'a plus lieu d'être. Ses minces chances de survie impliquent alors de s'insensibiliser à sa propre misère existentielle ; mais cette insensibilité est sa misère existentielle.

On observe alors que toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent de telles conditions implacables de falsification s'annonce comme une immense accumulation de zombies.

Les personnes ayant conservé leur sensibilité sont contraintes d'immigrer : certaines immigreront géographiquement, mais il n'y aura bientôt plus nulle part où aller.

Les autres immigreront spirituellement et se trouvent confrontées à cette alternative : soit tourner sans fin à l'intérieur d'elles-mêmes, soit parvenir à s'élever au-dessus d'elles-mêmes.

La traversée des identités.

La détermination biologique, aussi irréductible soit-elle pour la plupart des êtres humains, ne peut pas être ce qui détermine ce que nous ressentons, comme si, étant biologiquement « mâle » ou « femelle » nous serions contraints de nous ressentir « homme » ou femme ».

A l'inverse, le ressenti, aussi intense et authentique puisse-t-il être, ne peut pas être la négation de la dimension biologique.

Il s'agit donc d'harmoniser les deux, à travers un périple d'émancipation personnelle radicale : émancipation des stéréotypes, émancipation du regard aliéné et aliénant, émancipation de tout réductionnisme.

La trans-identité devient alors une traversée des identités contraintes comme des identités conditionnées.

Elle devient alors aussi une région intermédiaire, pleine de promesses pour une humanité pleine et entière ; un espace inexploré sans autre repère que ce libre et patient travail d'harmonisation qui passe par la reconnaissance et l'acceptation des données biologiques – et se libère ainsi du rapport techniciste au corps -, tout en inventant avec ces données de nouvelles relations et un nouveau regard ; relations et regard venus des profondeurs du ressenti le plus personnel, le plus singulier, bref radicalement émancipé de toute objectification de soi.

Et l'on verra fleurir des intonations, des tonalités, des expressions jamais vues, au-delà du masculin et du féminin ; les entrelaçant, les métamorphosant, les élevant.

La subjectivité radicale comme accomplissement de la vérité encore insoupçonnée de l'humain déployé.

L'évasion reste possible.

L'évasion extérieure semble impossible : la Machine est omniprésente, et ses esclaves, serviteurs et gardiens sont totalement accaparés par son fonctionnement.

Les espaces de liberté sont extrêmement réduits, précaires et menacés.

Le fait de s'en rendre compte atteste cependant qu'une liberté intérieure existe. Elle est irréductible car la Machine elle-même en a besoin pour assurer l'aspect volontaire de la servitude générale et lui donner une vague apparence de légitimité.

La possibilité de l'évasion se tient là, non comme évasion intérieure, mais comme intérriorité de l'évasion.

La société du spectacle, tout en extériorité, ignore nécessairement le fond humain qui l'observe.

L'évasion collective dépend entièrement de la persistance, de la radicalisation et de la contagiosité de ce fond lorsque des occasions se présentent, que ce soit – dans le particulier comme dans le général -, au détour du quotidien le plus banal ou lors d'événements historiques exceptionnels.

La souveraineté de ma liberté.

Il est clair que nous sommes bombardés à tout instant de causalités, nous trouvant de surcroît à l'intérieur d'une forêt de déterminismes. Ces causes et ces déterminismes sont en plus inextricablement connectés, même si nous en repérons spécifiquement quelques uns. Mais chacune de ces causes et chacun de ces déterminismes, pour simplement exister, et même pour pouvoir se connecter à d'autres, doit aussi nécessairement avoir une part d'autonomie, sans quoi tout ne serait que bouillie.

De la même manière, aussi peu que ce soit et que je puisse le discerner, je suis nécessairement moi-même une causalité spécifique ayant sa part d'autonomie.

C'est en tant que tel que « je » existe.

La question de savoir si nous sommes réellement, effectivement et véritablement libres - ou non - est de toute façon sans importance. Ce qui importe, c'est de nous saisir comme libres, puisque tout se passe comme si nous l'étions. Que je ne sois pas la cause de ces présents mots ne m'importe en rien, mais exclusivement le fait de pouvoir les écrire.

Autrement dit, dans la mesure où je me saisis comme étant libre de les écrire, ne pas en être libre n'y changera rien, sauf si, me saisissant comme non libre, cela me décourageait de les écrire, ou me ferait les écrire sur fond d'insignifiance et d'inutilité.

La seule « chose » qui puisse m'enlever ma liberté, c'est moi-même. Il ne dépend que de moi de me ressaisir comme libre, quelles que soient les reconfigurations de l'espace (géographique ou métaphysique ou autre) dans lequel ma liberté trouve à s'exprimer.

Pieds et poings liés dans le sombre recoin d'une minuscule cellule, ma liberté reste intacte et entière. Considérant la nouveauté de la situation où je me trouve, j'admets que l'espace dans lequel je puis encore me mouvoir s'est considérablement restreint. Certes cet espace est restreint, mais pas ma liberté. A l'intérieur de cet espace minuscule, je reste entièrement libre de faire *tous les mouvements que je peux y faire*. Ni plus, ni moins que dans n'importe quel autre espace. La taille de l'espace ne peut en lui-même en rien déterminer ma liberté, mais seulement déterminer son champ d'expression.

De sorte qu'évidemment, on peut être entièrement libre dans un espace infime - et prisonnier en plein air. Ce qu'on appelle la liberté extérieure *est une liberté qui m'est extérieure*.

La seule façon dont la diminution de l'espace dans lequel je peux exercer ma liberté peut restreindre ma liberté, c'est *si j'identifie ma liberté à cet espace*. C'est comme ça que les gens, se sentant privés de liberté parce qu'ils sont privés de certains espaces, *s'enferment eux-mêmes dans cette privation*. C'est comme ça *qu'ils perdent de vue leur liberté*, aveuglés par l'espace qui s'est réduit autour d'eux ou en eux.

On peut m'interdire des tas de choses, dresser mille obstacles devant, derrière et tout autour de moi, on n'a fait que modifier l'espace dans lequel pourtant ma liberté reste entière et intacte.

Evidemment, quand on s'identifie à ses conditions d'existence, quelles qu'elles soient, c'est notre liberté qu'on y conditionne, et une fois que cette identification s'est produite jusqu'à atteindre le sujet, le « je », il n'y a plus de sujet, mais rien qu'un objet : l'objet des conditions qui le déterminent.

L'importance de tout ceci, c'est que c'est très différent d'agir en hommes libres, en hommes auxquels rien ni personne ne peut enlever la liberté, plutôt que de réagir en esclaves. Réagir en esclaves, c'est reconnaître à d'autres le pouvoir d'atteindre notre liberté. Ils peuvent certes atteindre ce qu'on appelle « des » libertés, mais ces « libertés » ne sont en réalité que des modalités changeantes du champ d'expression de mon inviolable liberté.

Il reste pour finir deux points à préciser.

D'abord, que si aucun espace d'aucune espèce que ce soit (géographique ou métaphysique ou autre), ne détermine ma liberté, mais exclusivement son champ d'expression et de déploiement, il n'empêche que ma liberté est relative : relative à l'espace et au temps. Autrement dit elle n'est pas absolue.

Il faut attendre d'atteindre pour ça une possible dimension supérieure inconnue. Ce qui présuppose d'en préserver l'attribut souverain : la liberté. Nul ne sait ce que pourra l'humain, quand il *réalisera* sa souveraine liberté.

Ensuite, évidemment, il n'est pas indifférent que l'espace où se déploie ma liberté soit vaste ou ridicule, radieux ou pollué, etc. Mais tant que je ne peux rien y faire, il est inutile et vain de m'user à le nier. Non pas que je doive l'approuver, mais seulement l'accepter : *pour autant que et tant que je ne peux rien y faire*. Il est bien évidemment légitime et sain de refuser qu'on restreigne illégitimement l'espace où se déploie ma liberté ; et légitime de chercher par tous les moyens, eux-mêmes légitimes, à retrouver cet espace antérieur, voire à l'accroître, car cela est du domaine de ma liberté souveraine. Mais cela ne peut se faire valablement qu'en acceptant – toujours sans l'approuver - non pas cette diminution, mais sa réalité de fait. Cette acceptation, dans toute situation qui peut se présenter, est un principe d'économie de nos forces : ne pas les gaspiller en vain, les distribuer au plus juste.

Pieds et poings liés dans le sombre recoin d'une minuscule cellule, et dans l'incapacité présente de me détacher, j'en attends et si je peux j'en prépare l'occasion.

Sans l'approuver, j'accepte la situation ; tout en la refusant, j'y adapte ma liberté.

Voici donc à nouveau éclairci le secret de la servitude volontaire : c'est quand je cesse de me ressaisir libre et que je cesse même de le vouloir, que j'oriente ma volonté en direction de ma servitude, à laquelle j'identifie ma liberté.

L'insurrection *qui tient*.

D'abord soyons fiers. Nous avons fait mieux que résister ; nous nous sommes hissés pas si loin du sommet où la vie se tient, se déploie, se recrée et la mort n'est pas la vie, la vie n'est pas la mort. Nous sommes les vivants de ce temps. Fiers, mais modestes ; il reste tant à faire et défaire, et nous avons renoncé à dominer : notre fierté est toute humilité. Cette position est un état d'équilibre ; rien de figé, nulle posture, aucun acquis : le jeu de la vie avec son battement intime. Et la conscience radicale, la radicalité de la conscience émancipée de toute idéologie ; une réceptivité sans cesse renouvelée. Ce n'est pas autrement que l'humanité s'émancipant déployera son génie et sa nouvelle créativité pour résoudre l'ensemble des problèmes qu'elle a elle-même engendrés. Nous misons sur l'improbable, l'imprévisible, l'incroyable, le jamais vu : tout ce potentiel qui effleura dans l'art à ses meilleurs moments. L'art sera dépassé, le potentiel libéré ; le génie collectif fera des miracles et la terre sera régénérée. Nous ne nous faisons aucun souci et il n'est pas utile de détailler les solutions à venir : tout sera dépassé, renouvelé, transcen-dé. L'essentielle nécessité est seulement de s'élever à la conscience radicale ; celle qui atteint la racine. S'élever à la racine, c'est dépasser l'opposition de la terre et du ciel dont se sont nourries les dominations religieuses puis spectaculaires : le haut sera en bas et réciproquement, en tant que vécu qui se déploie. Il importe juste de ne pas se précipiter, ni céder aux découragements, aux lassitudes inévitables, à l'accablement des constats. Laissons la mort enterrer la mort, et restons attentifs aux inspirations, à la patience, au vide qui se remplit, à l'acceptation en profondeur des marées de la vie – afin de ne pas s'exiler du sourire.

Zombies, mode d'emploi.

Et puis il y a les zombies. Masques et postures au rabais, phrases prépayées. Le zombie n'est pas sorti d'une tombe ; c'est une tombe de sortie. On en a vu pourtant reprendre vie ; il ne s'agissait pas d'un miracle, mais du fait que, dans une situation d'effondrement, quelques zombies se voient contraints d'aimer la liberté. A noter cependant qu'en masse ou disjonctés, ils sont dangereux. De façon générale, on passe son chemin, on longe le mur du con.

Inutile de les prendre de front, sauf circonstances favorables ; quand ils sont piégés, quad ils se sentent idiots : rares moments de lucidité, où la conscience radicale peut les atteindre, voire les transpercer de ses flèches agiles. Car ils sont friables. Le zombie ne l'est pas à 100 % 24h/24. Le taux de zombification est également variable : un humain habite dedans, dans un état de dégradation mais aussi de réceptivité plus ou moins avancé.

On peut jouer là-dessus. Il faut être prudent façon renard, et y aller en douceur façon colombe ou attaquer façon tigre, ou décamper façon petit poisson ; le requin n'arrive pas à attraper l'ingénieux petit poisson.

Tout cela est affaire de circonstances, de motivation, d'enjeux, de goût ; de compassion aussi, car ils ne savent pas ce qu'ils sont. Le zombie se caractérise en effet par un haut degré d'insensibilité aux autres certes, mais aussi à soi-même. Il marche au pas en boitant du dedans. C'est la faille principale, celle qu'atteignent nos flèches, celle qui fait trembler leurs façades.

Ce qui nous amène à résoudre l'haletante question que La Boétie posa à sa façon : pourquoi les hommes ne se révoltent-ils pas ? La servitude n'est volontaire que tant que et parce que l'humain ne trouve pas d'issue. Il ne trouve pas d'issue parce qu'il a été divisé par ceux qui veulent régner. D'abord divisé les uns des autres, puis divisé de soi à soi. Son semblant d'unité tient à la cuirasse caractérielle qu'il s'est forgée dès l'enfance afin d'oublier - sous les coups répétés de l'ennui institué, des contraintes à la chaîne et des frustrations solitaires -, d'oublier l'innocence de l'être, la joie de vivre, le bonheur qui rebondit, le bouquet des merveilles qui s'offrait à ses yeux.

L'enfance veut se déployer au paradis, on lui inflige vite le b.a.-ba de l'enfer. Trimer, serrer les dents, faire bonne figure, tandis que la flamme s'éteint au-dedans. La vie grise qu'on nous vend a toujours un arrière-goût de cendres. Telle est la cartographie scientifique du zombie advenu, qui réclame notre indulgence et la mise en œuvre d'une stratégie adaptée, des fois que les apparences cesserait de lui être trompeuses, ce qui lui pend au nez.

Le point de rupture

Du fait de la décomposition définitive de tous les systèmes idéologiques, ce qui y ressemble aujourd’hui n’en est évidemment, de quelque côté que l’on regarde, qu’un misérable ersatz.

Mais cela suffit à occuper, au sens militaire, les têtes égarées des pauvres spectateurs.

On a disposé, à leur usage collaboratif, des résidus idéologiques, rebaptisés « éléments de langage », et c'est plus que suffisant pour approvisionner leurs affrontements à travers les réseaux de la discorde universelle.

Autant dire que l’expression unitaire de la vérité sur terre, à laquelle s’était efforcée l’internationale situationniste, quoique de façon encore partiellement idéologique, est devenue elle-même universellement inaudible.

Les connaissances utiles à l’unification de la vérité sur terre se sont certainement accumulées, mais en se morcelant, et ceux qui les ont produites n’ont fait qu’accélérer ce processus de fragmentation, étant eux-mêmes les produits de l’effondrement de l’unité de toute conscience.

Il n’y a actuellement plus grand monde, pour user d’un euphémisme, capable de tenir unies dans leur expression existentielle émancipée, et donc dans leur formulation théorique adéquate, les dimensions historiques, physiques, métaphysiques, poétiques, spirituelles de la vérité sur terre.

Les consciences sont clouées au sol, *qui s'est dérobé*.

Nous parlons donc dans le désert, qui nous donne de ses nouvelles. Cela ne constitue pas un souci, dans la mesure où ce que nous avons commencé d’exprimer se tient secrètement relié à cette unité perdue de la vérité, y trouve son inspiration, son principe actif, sa stratégie.

L’époque oxymorique que nous traversons est ce totalitarisme de l’effondrement qui précède l’effondrement du totalitarisme. Nous vivons un totalitarisme effondré qui est la mise en spectacle d’un effondrement totalitaire, et réciproquement.

Ceux qui peuvent encore penser doivent donc s’habituer à penser par oxymores, car tout est devenu antagoniquement solidaire, solidairement antagonique.

Jamais la démocratie n'a été à ce point une dictature, et la dictature une démocratie.

C'est au point de rupture de cette insoutenable tension que le mensonge universel de la société du spectacle sera mis à nu, dans un décor de désolation, parmi les ruines barbares et les barbaries en ruines.

C'est à ce moment-là que la jonction se réalisera entre ce que nous aurons exprimé, ce qui nous aura inspiré et ce qui adviendra sur terre. Nous sommes l’empreinte de la délivrance dont nous suivons les traces.

L'évasion perpétuelle.

Ce monde étant étouffant, et pas seulement du point de vue climatique, tout le monde a besoin d'évasion. La plupart la cherchent dans des marchandises légales ou non prévues à cet effet : films, mode, drogues, chemsex, etc. Ces « évasions » sont des enfermements et des addictions, et font circulairement partie du même monde.

Quelques uns s'évadent en imagination, c'est-à-dire s'imaginent s'évader, s'évadent imaginairement, c'est assez désespérant.

Il existe une autre voie : s'échapper des structures mentales et comportementales ; cultiver intensément l'esprit de vérité, dépolluer la sensibilité, aiguiser et affiner son attention, s'attacher à percevoir l'âme des choses et des êtres, percer et transpercer les apparences – qui sont toujours trompeuses -, développer ses antennes intuitives.

Et découvrir alors qu'il existe un autre niveau de réalité, qui n'a rien d'imaginaire, qui nous fait au contraire approcher, effleurer, entrapercevoir les reflets, les facettes, les saveurs, les contenus de ce qui se joue, se recycle, s'alchimise au-delà, au-dessus, au-dessous et à travers les apparences.

Cette alchimie du regard est alchimie de soi. Il ne s'agit pas de décoller vers un ailleurs, mais de laisser pousser ici-même de nouvelles perceptions, plus profondes, plus incisives, plus actives, plus récréatives. Être au monde autrement que le monde.

Se jouer des postures et démasquer les impostures ; esquiver, détourner, subvertir, distancer, transpercer ; se ressourcer, se renforcer, s'alléger. Mettre les pieds dans le plat comme on les pose sur un autre monde. S'acquitter des obligations de ce monde en étant quitte de l'obligation d'être de ce monde. Je suis là, mais non, mais oui, mais pas vraiment, ou plutôt vraiment-vraiment. Ce qui me nourrit, ce ne sont pas vos rituels, vos cérémonies, vos travaux, vos conventions, vos programmations, vos représentations, mais d'en saisir les mécanismes, d'en déminer les apparences, d'en déjouer les pièges, de me jouer de leurs étroitesses, de parcourir en un éclair et à l'envers le chemin qui mène de ces aliénations à ce qui s'est aliéné.

L'évasion perpétuelle peut cependant elle aussi se retourner en emprisonnement perpétuel, si elle vire à l'exercice esthétique, à la représentation, à la consommation, au temps partiel. Elle se doit d'être secrète et pourtant rayonnante, vide de toute ambition et plénitude de l'être disponible, arrachements qui s'enracinent, gouttes de jouvence à la mer enlacée.

La pierre n'est pas que ce qu'elle paraît mais aussi vibrations, fragment d'un chant, sensibilité qui rêve encore dans un sommeil profond. La prison qui limite ma liberté extérieure m'incite à ce geste intérieur libérateur : ne pas identifier ma liberté à cette extériorité. Cette liberté-là, j'en ai seul la clé, qui ouvrira la porte de la prison à la moindre occasion, mais pas pour m'enfermer dehors cette fois.

Ô Bouddha, j'ai compris ta leçon. Ô François, dépouillé comme toi, je vole à chaque pas. Ô Rûmî, le divin rayon a dispersé l'obscurité.

« Il fallait seulement savoir aimer » (Guy Debord).



La colonisation planétaire, ses conséquences, ses limites, ses suites possibles.

En imaginant (de façon totalement irréaliste) que l'occident (entendu factuellement, non de façon essentialiste) soit allé vers les autres cultures en pratiquant la règle d'or (« Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ») qui gît dans son fond spirituel, il aurait laissé tranquilles les autres communautés, et chacune aurait pu suivre sa propre voie d'évolution, sa propre démarche de progression, de développement. Des liens et des interactions seraient quand même nés, basés sur la volonté de compréhension, la connaissance mutuelle, la formation d'affinités permettant des enrichissements sans imposition.

Il n'en a rien été. L'occident s'était savamment engagé dans l'impasse matérialiste : la nature n'est que matière exploitable, rien d'autre qu'un matériau sans âme, la science l'a dit. Et logiquement, les autres humains, immergés dans la nature ou encore proches d'elle, ne pouvaient que s'apparenter à elle selon cette vision matérialiste et mécaniste. Et donc, tout en leur inculquant les nobles principes qu'il n'appliquait pas lui-même – et donc en leur inculquant sa duplicité – l'occident n'eut aucun scrupule (ou si peu, à la marge), pour leur imposer son modèle dit « civilisationnel » : la bible d'une main, le fusil dans l'autre, le cœur comme la pierre et la tête en forme de tiroir-caisse. La frénésie d'accaparement, d'exploitation aveugle des ressources et des êtres a réussi à détruire à peu près toutes les autres cultures, à stopper leurs voies d'évolution, niées, écrasées, méprisées au nom de la science matérialiste et du progrès technique matériel, défaissant les relations que ces communautés développaient entre elles et avec leur milieu, réduisant ces milieux à des espaces matériels exploitables, les recomposant les défigurant, les remodelant selon les impératifs de l'enrichissement matériel, justifié par le savant aveuglement technoscientifique : il n'y a partout rien d'autre ou de plus que de la matière exploitable, et il faudrait être idiots pour ne pas en tirer profit. Il n'y a pas d'autre façon d'envisager le développement, le progrès, l'évolution ; tout le reste est superstition, stupidité, ignorance, faiblesse : la science l'a dit, la technique y a plié le monde, l'économie en a fait son affaire.

Une fois que, jusque dans les tribus les plus reculées, les esprits et les lieux de vie ont été transformés sur ces bases, qu'il n'y eut plus d'endroit possible pour suivre une autre voie de progrès et d'évolution, une fois que les esprits en ont perdu jusqu'au souvenir, enseveli sous les crispations des traditions momifiées, ou revendu comme folklore ; une fois que toute trace d'autres valeurs ont été effacées, et que le matraquage des marchandises de la société du spectacle est venu décorer les vitrines de la bourgade la plus reculée, alors la civilisation du progrès matérialiste a pu s'imposer dans toutes les têtes comme la seule définition possible du progrès, comme la seule voie d'évolution possible, de sorte que les peuples et les communautés volés, pillés, violés, spoliés, stoppés dans leurs identités, leurs milieux, leurs relations, leurs imaginaires, leurs

évolutions singulières se retrouvèrent complexés d'être en retard dans cette course au progrès - qui n'est que le progrès d'une course - qui ne mène nulle part.

Car on sait pertinemment que pour que ce progrès matérialiste soit possible pour certains, il faut exploiter les sols, les ressources, la force de travail de tous les autres. La terre est limitée, il n'y en a pas pour tout le monde ; la richesse matérielle de l'occident et son mirage consumériste ont pour condition la mise à sac et l'appauvrissement matériel et spirituel du reste du monde. La mise à sac était évidemment un cul-de-sac.

Tout ceci nous a menés à l'impasse devant laquelle se trouve à présent l'espèce humaine mécanisée, robotisée, algorithmée. Pas juste une impasse, un égout infesté, une décharge à ciel fermé, des espaces empoisonnés, sous un déluge d'artificialité à quoi rien n'échappe, pendant que la nature vomit.

Tout se fissure, tombe en poussière, se recouvre de fumées toxiques. On parle d'effondrement, d'extinction de masse, alors que c'est l'humanité de l'humanité qui s'éteint, sauf réveil imprévu.

Il faut miser sur ce réveil, et ne pas l'habiller de vieux habits, le loger de force dans les espaces momifiées de nos limites idéologiques. Quelles que soient nos croyances, nos démarches, nos habitudes, nos ressentis, nos convictions, nos appareils critiques, nos certitudes ennemis, il faut rêver ce réveil en lui offrant nos générosités, nos compréhensions les plus fines, nos mains tendues aux mains tendues, redonner vie aux sourires enfuis, aux dépassemens oubliés. Nous avons au minimum un point de départ commun, un point d'appui universel, infusé dans la plupart des cultures : « nous renonçons à traiter les autres comme nous ne voudrions pas être traités par eux » (Kropotkine).

Jusqu'ici les humains n'ont fait que le défigurer de toutes les façons religieuses et idéologiques possibles, il s'agit désormais de le vivre.

Le « fiu » tout puissant.

Le fiu fait partie de l'existence tahitienne authentique. Il existe toujours dans les îles les plus reculées de Polynésie, là où la nature garde encore une bonne part de sa puissance d'inspiration*. Le fiu, c'est l'instauration naturelle immédiate de la grève sauvage. Le fiu est cette puissance naturelle d'inertie qui s'empare de l'individu dans n'importe quelle situation et fait de lui un absent. Indisponible, inintéressé, injoignable. Je suis là mais je n'y suis plus. Je ne viendrai pas travailler, il y a urgence absolue à ne rien faire.

Le fiu est généralement défini, dans les dictionnaires falsifiés, comme un état d'âme proche du spleen, alors qu'il serait à tout prendre bien plus proche de la vacuité bouddhique.

Il est cet appel naturel performatif par quoi l'individu court-circuite le stress, la frénésie, la contrainte. La dissolution radicale, soudaine et irrépressible, de tous les problèmes attachés au sérieux de l'existence et de tout le sérieux attaché à ces problèmes. Le fiu est l'ennemi du productivisme, de la rentabilité, du temps compté, du travail aliéné.

Il est la forme naturelle primitive du refus tout puissant de toute contrainte.



A venir.

Nul repère sur la terre comme au ciel. Cernés de toutes parts. Dépendants comme jamais. Impuissants. Sans autres horizons que l'effondrement déjà là. Le tout suréquipé : câblés, chiffrés, programmés, formatés. Sous un déluge de feu et de faux. Le monologue sans réplique de la société du spectacle. Le défilé télévisé ininterrompu des privilégiés de la corruption, des élus de la falsification, des mercenaires lourdement équipés de leurs éléments de langage. Le mensonge matérialisé et diffusé, ingéré en injections toxiques à hautes doses industrielles. Le pouvoir d'achat ? Le pouvoir des achats : faire de chacun l'expert comptable de sa propre liquidation existentielle. Nausées silencieuses. Alexithymie généralisée.

Et dedans un abri. Quelque chose a fait mieux que résister. Il n'y a pas encore les mots qu'il faut, pas vraiment. Tout en esquisses et esquives. Quelque chose d'entièrement nouveau. Presque rien et tout y est.

Le moment cathartique.

La société du spectacle a produit des spectateurs – c'est-à-dire des êtres passifs tout aussi falsifiés que leurs marchandises -, qui assistent maintenant – pour le moment toujours aussi passivement pour la plupart -, aux premières scènes dramatiques de l'acte final de la tragédie – dans laquelle ils doivent pourtant fatalement découvrir qu'ils en sont eux-mêmes les figurants -, dans le même temps où ils sont contraints de réaliser qu'il ne s'agit pas d'un mauvais scénario, mais bien de la seule réalité disponible. Quant à ceux qui s'y donnent le beau rôle – politiciens, médiatiques, vedettes – les masques de plus en plus répugnants auxquels ils s'accrochent leur font chaque jour un peu plus ce rictus hideux qui annonce le bâton final auquel devra manquer la carotte.

